



JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.
ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITTE, BULLIER et C^o, 20, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER et C^o, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX
11 avril 1863.

Dans la séance d'hier, il a été donné lecture au Corps législatif d'un décret qui proroge au 30 avril la session de 1863.

Le *Moniteur* annonce que le roi de Madagascar, Radama II, voulant hâter la civilisation de son peuple, et récompenser en même temps des services qui lui ont été rendus, a accordé à M. Lambert le droit de former une société qui serait chargée de mettre en valeur et d'exploiter les richesses naturelles de son royaume. L'Empereur, appréciant les avantages qui résulteraient pour la France et pour toute l'Europe, de l'établissement de relations commerciales régulières et suivies avec Madagascar, a chargé M. le baron Paul de Richemont, sénateur, de réunir les éléments de la compagnie qui aura pour objet l'exploitation des concessions accordées à M. Lambert. Une part dans l'entreprise est réservée à des capitalistes étrangers appartenant aux pays destinés à entretenir les rapports les plus fréquents avec Madagascar.

On annonce que les négociations entamées au sujet de la Pologne entre la France, l'Autriche et l'Angleterre sont poursuivies avec activité.

Toutes les correspondances de ce jour parlent d'un projet de constitution accordée par l'Empereur Alexandre, d'une amnistie générale et de la constitution d'un Etat indépendant.

L'insurrection polonaise augmente en Lithuanie et dans la Samogitie. Les paysans brûlent les églises schismatiques. Les sympathies et les dons de la noblesse et du clergé augmentent chaque jour le nombre des combattants. Le *Moniteur* confirme les nouvelles annonçant les progrès des insurgés.

D'après un télégramme de Cracovie, le général de Berg serait arrivé à Varsovie le 9 et aurait pris le commandement des troupes. On annonce la démission de Wielopolski et le départ du grand-duc

Constantin. En Lithanie, les paysans brûlent les églises schismatiques.

Un ordre du ministre de la guerre de Prusse, adresse aux troupes échelonnées sur la frontière, ordonne que les Polonais qui traversent la frontière soient immédiatement renvoyés en Russie, d'après la convention de cartel de 1857; dans le cas seulement où cela est impossible, ils seront internés provisoirement.

Rien d'important du théâtre de la guerre en Amérique. Le *York-Times* dit que les confédérés vont prendre une autre ville que Richmond pour capitale. Le président Lincoln visitera New-York et d'autres localités de l'Union. Le bruit court d'une nouvelle attaque contre Charles-toun.

Situation de la Banque de France.

Le *Moniteur* publie le compte-rendu des opérations de la Banque de France, arrêté au 9 avril.

La diminution des portefeuilles suit une progression rapide, car de 523 millions, ils sont descendus à 505. Par contre, l'encaisse métallique continue son mouvement d'ascension et se trouve portée aujourd'hui de 344 à 377 millions.

La position des comptes-courants particuliers s'est sensiblement modifiée; ils sont créditeurs de 184 millions, au lieu de 161 millions le mois précédent. Le Trésor public possède à son avoir la même somme qu'au 12 mars, soit 75 millions. Tandis que le chapitre avances sur chemins de fer restait stationnaire à 81 millions, le compte avances sur chemins de fer subissait une augmentation importante, car de 58 millions il s'élevait actuellement à 83 millions.

Le produit des escomptes, y compris le réescompte du dernier semestre, dépasse aujourd'hui 11 millions 400,000 francs, ce qui paraît presager un dividende assez fort, si les deux derniers mois du premier exercice de 1863 répondent aux précédents.

Nous apprenons, dit le *Pays*, que des troubles ont éclaté au Maroc, et que l'on vient d'envoyer de France et d'Angleterre quelques navires stationnaires pour veiller à la sécurité des nationaux.

Nous lisons dans le *Pays*, sous la signa-

ture de M. E. Villars, secrétaire de la rédaction :

« Nous avions annoncé, il y a quelque temps, l'ouverture de pourparlers, au sujet de la situation de la Pologne, entre la France, l'Angleterre et l'Autriche, sur une base autre que celle des traités de 1815. Nous n'avons pas cru devoir nous occuper, depuis lors, des bruits nombreux auxquels ils ont donné naissance, des détails mis en circulation de différents côtés et dont nous aurions eu à signaler les inexactitudes. Nous sommes heureux de pouvoir dire aujourd'hui que le résultat de ces pourparlers sera bientôt connu, et nous n'hésitons pas à ajouter qu'il sera satisfaisant.

« Parmi les bruits qui ont été répandus et qui n'avaient aucun fondement, on a insisté sur celui de propositions qui auraient été faites au cabinet autrichien pour la rédaction d'une note que les trois puissances devaient signer, et que ce cabinet aurait déclinées. Il n'y avait là rien de vrai. L'Autriche n'a rien eu à refuser. Elle n'a pas cessé d'être d'accord avec la France et l'Angleterre qui, tenant compte d'ailleurs de sa position spéciale, ne lui ont adressé aucune demande, aucune proposition à laquelle elle eût pu répondre par un refus.

« Du reste, les sympathies que la France et l'Angleterre rencontrent de toutes parts ne pouvaient que les fortifier dans leurs démarches et leur en faire attendre un meilleur résultat. Nous avons déjà constaté le mouvement général des peuples dans toute l'Europe, en faveur de la Pologne. Les gouvernements, de leur côté, se sont associés à ce mouvement. La France et l'Angleterre reçoivent de tous les cabinets des communications qui témoignent de leurs sympathies et de leurs vœux entièrement conformes à celles qui dirigent ces deux puissances dans les efforts qu'elles font avec l'Autriche, pour obtenir en Pologne le rétablissement d'un ordre de choses qui donne satisfaction aux légitimes aspirations de ce pays si durement éprouvé et qui offre des garanties à la paix de l'Europe. »

La France publie sur les prochaines élections au Corps législatif les renseignements suivants :

BASSES-ALPES. — M. le docteur Yvan, ancien représentant, aujourd'hui inspecteur général de la librairie, sera, dit-on, le concurrent de M. le colonel Reguis, député sortant.

AVEYRON. — M. Calvet-Rogniat, député sortant et candidat du gouvernement,

aura à lutter contre M. le comte de Bonald, porte par le parti légitimiste.

L'élection de M. Calvet-Rogniat paraît assurée.

BOUCHES-DU-RHÔNE. — On assure que M. Lagarde, ancien maire, a les plus grandes chances d'être élu dans la nouvelle circonscription de Marseille.

M. Berryer hésite, nous assure-t-on, à accepter la candidature qui lui a été offerte dans cette circonscription.

M. Thiers sera porté probablement à Aix en remplacement de M. Rigaud, nommé premier président.

CALVADOS. — M. Bertrand, maire de Caen, sera très probablement le candidat du gouvernement pour remplacer M. Albert Vautier, qui vient de mourir.

CORRÈZE. — M. Mathieu, nouveau candidat du gouvernement, fait en ce moment sa tournée électorale. Il aura à soutenir une lutte terrible contre M. le baron de Jouvenel.

DOUBS. — M. Latour du Moulin aura peut-être pour concurrent M. de Merode, ancien député; mais l'élection de M. Latour du Moulin semble assurée.

GIRONDE. — Il se fait à Bordeaux un grand mouvement en faveur de la candidature de M. Emile Pereire qui, dit-on, ne veut se présenter que s'il est accepté par le gouvernement.

INDRE-ET-LOIRE. — M. de Flavigny est combattu par M. le comte de Quinmont, qui serait le candidat de l'administration.

Il y a dans le département un mouvement d'opinion considérable qui soutient M. le comte de Flavigny; son concurrent est aussi un des hommes importants du pays, et on s'attend à une lutte très-animee.

LOIRET. — M. le duc de Tarente n'a rien à craindre de la candidature de M. Pereire, porte par l'opposition démocratique.

M. le comte de Grouchy sera vivement combattu par M. de Chevigné, sous-préfet d'Etampes et candidat de l'administration.

MANCHE. — M. de Kergorlay aura un concurrent redoutable dans M. Havin directeur du *Siècle*, déjà nommé membre du conseil général l'année dernière.

On assure que l'administration gardera la neutralité entre M. Havin et M. de Kergorlay.

M. Keller, dans le Haut-Rhin, aurait trois concurrents : MM. Wert, ancien préfet, de Juvigny et Migeon.

Il paraît positif que M. Thiers se porte à Paris contre M. Devinck; cependant

nous ne nous hasarderions pas à l'affirmer.

M. de Montalembert est candidat dans trois départements à la fois, à Rennes, à Toulouse et Besançon.

On assure que M. le général Lebreton, actuellement député de la Vendée, 3^e circonscription de Napoléon-Vendée (Sables d'Olonne), accepterait la candidature qui lui est offerte dans le département d'Eure-et-Loir, à la place du colonel Normand, qui vient de mourir, et serait remplacé dans la Vendée par M. de la Poëze, chambellan honoraire de l'Empereur.

M. le marquis de Gramont, dans la Haute-Saône, n'a point, dit-on, de concurrents; tandis que dans le même département M. le marquis d'Andelarre verrait se produire contre sa candidature celle d'un conseiller de préfecture. — (EQUIVOC.)

Revue des journaux.

Aux partisans de la diplomatie quand même, aux gens assez confiants pour espérer que l'intervention de cette diplomatie suffira pour faire obtenir à la Pologne une patrie qu'elle a si largement payée de son sang, voici ce que le *MONDE* vient répondre :

« La diplomatie essaya, en 1855, d'engager la Russie à renoncer à ses prétentions sur l'empire turc; plus tard elle chercha par tous les moyens de persuasion à éviter la guerre contre l'Autriche; elle voulut faire comprendre ses torts au Cielste-Empire; elle tâcha de faire entendre raison aux Annamites; elle tenta de nombreux et inutiles efforts pour obtenir des réparations du gouvernement mexicain. Ce ne fut qu'après avoir épuisé tous les moyens de conciliation qu'elle y renonça. Son rôle étant rempli, son influence devenant impuissante, il fallut que l'épée tranchât le nœud que la diplomatie n'avait pu dénouer... »

« ... En attendant, la Pologne continue de verser le plus pur de son sang, les soldats russes continuent de brûler les villages, d'achever les blessés, de massacrer les prisonniers... Que la diplomatie se hâte donc, puisque diplomatie il y a, si tant est qu'elle puisse réussir, car le sang coule tous les jours. *Dum Roma consulitur, Saguntum expugnatur.* » — A. de Lauzières.

Le *SIÈCLE* prend son cornet à bouquin et sonne la diane électorale :

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 12 AVRIL 1863.

— N° 7. —

BERTHE.

VII.

La frayeur du marquis eut pour conséquence un violent accès de son mal. Cyrille fut cinq jours sans voir Berthe. Ces jours lui parurent les plus malheureux de sa vie. Jamais il n'avait été si profondément triste. Il se contentait en présence de ses parents, il causait avec eux de choses indifférentes, il plaisantait même; toutefois son sourire et son regard trahissaient que son esprit était ailleurs.

« Qu'arriverait-il si je ne la revoyais plus jamais ? » C'était là sa principale préoccupation, d'autant plus que la saison touchait à sa fin.

Enfin Berthe reparut chez la comtesse de Trémicourt.

A sa vue, Cyrille fut délivré d'une indicible torture.

« Quel bonheur de vous revoir ici ! s'écria-t-il. »

« Oui, c'est bon signe, répondit-elle gaiement. »

« Ce n'est pas là ce que j'entendais, »

pensa-t-il, et il demanda : « Puis-je reprendre nos leçons de musique ? Oh ! si vous saviez combien les jours — les après-midi, veux-je dire, sont devenues longues ! »

« On s'habitue incroyablement vite à une occupation à heure fixe, surtout dans les loisirs de la vie des eaux : je vous crois donc sans peine » répondit Berthe, d'un ton évanescent et un peu railleur.

Cyrille, intérieurement froissé, se demanda s'il avait mérité la leçon, et résolut la question négativement. Il reprit le cours de ses visites à la marquise, et se garda bien de provoquer ce ton, qui lui faisait, à lui, tant de mal. Aussi Berthe devint-elle de plus en plus aimable, de plus en plus naturelle.

La frayeur involontaire qu'il lui avait parfois inspirée s'évanouit complètement. Elle s'abandonna au plaisir, si nouveau pour elle, d'un commerce avec une personne qui était de sa condition sous tous les rapports. Cyrille était libre; s'il recherchait sa société, c'était donc qu'il y trouvait du plaisir, et non pas pour lui en faire à elle-même. Toute femme a la conscience instinctive de son pouvoir secret; Berthe ne faisait pas exception. Elle sentait que, si elle était quelque chose aux yeux de Cyrille, ce n'était point par sa position sociale, mais uniquement par sa personne. De sa vie elle n'avait eu pensée plus agréable. Elle se sentait bercée par un bonheur calme, immense. Elle vivait exclusivement pour et dans le présent, sans songer ni au passé, ni à l'avenir. C'est l'épreuve du bonheur pur, et il y résiste rarement. Mais Berthe ne considérait pas cette félicité comme si extraordinaire; elle croyait possible d'en jouir toute sa vie. Elle ne désirait pas la voir aug-

menter; elle ne craignait pas de la voir diminuer; d'où lui seraient venues des inquiétudes ? Edmond se portait bien. Son dernier accès avait été violent, mais il s'en était remis plus vite que de coutume, preuve suffisante de l'accroissement de ses forces. Dans ces conditions, elle aurait passé avec joie sa vie entière à Vichy, dans la petite maison modestement meublée qu'elle occupait — avec un piano, s'entend.

Cyrille ne partageait plus cette quiétude, parce qu'il se demandait toujours ce qui adviendrait quand la marquise aurait regagné Vaux, et lui le midi. Il se torturait l'esprit pour découvrir un moyen de se retrouver dans le voisinage de Berthe. De l'air le plus candide du monde, il avait conseillé au docteur Lamoute de faire passer à son malade l'hiver à Paris, où il pourrait avoir des consultations avec de célèbres et habiles médecins. Mais Lamoute lui avait répondu avec la même candeur : « Je ne juge pas cela convenable, pour cet hiver au moins; il faut attendre d'abord le résultat de la cure actuelle, en laissant le malade tranquille pendant un temps moral. »

« Qu'est-ce que cela deviendra ? se demandait jour et nuit Cyrille. C'était comme un horrible cauchemar qui le poursuivait partout et ne se dissipait, momentanément, qu'auprès de Berthe. La porte se refermait-elle entre eux, il se posait à l'instant même son éternelle question : mais qu'est-ce que cela deviendra. — Quoi donc ? s'écriait quelquefois sa raison — Que faire, répondait son cœur, pour la mettre à l'abri de l'infortune, pour qu'elle ne succombe pas misérablement dans son affreuse solitude ? »

Plus approchait le jour du départ de la

marquise, plus grandes devenaient les tortures de Cyrille. Comme elle est serene ! se disait-il avec une certaine amertume : sans trouble, sans inquiétude, sans hésitation; bref, pure comme un beau ciel ! Et la colère de Cyrille faisait place à une sorte d'adoration ou bien se tournait contre lui-même. J'ai déjà connu de folles passions, se reprochait-il, mais jamais une aussi folle que celle-ci. Quoi ! Cyrille, encore de la passion pour une femme, et même ce qu'on appelle une passion malheureuse ! — Il se proposa d'être ferme comme un roc, tandis qu'il tremblait à l'idée des adieux.

« Demain le départ, et aujourd'hui le dernier jour ! » pensa Berthe en s'éveillant, et elle crut que son cœur se brisait dans sa poitrine, et elle se cacha les yeux avec ses deux mains pour ne pas voir ce dernier jour. Cependant elle fut prompt à se remettre, sonna sa femme de chambre et se dit avec résolution : « Allons donc ! bien des jours viendront et s'en iront encore. » Elle fit faire les malles, demanda les comptes et prendre toutes les dispositions qui précèdent un départ après trois mois de séjour. Puis elle sortit pour aller faire ses adieux aux parents de Cyrille, et alors seulement la réflexion lui revint, traînant à sa suite un chagrin profond.

Cyrille était là à son arrivée, mais il se retira bientôt, ne pouvant se mettre à l'unisson ni du babil amical de sa mère, ni de la sympathie plus sérieuse de son père. Les pensées, les paroles, l'accent lui manquaient : il aurait pu crier, mais il lui était impossible de parler. Sa sortie fit plaisir à Berthe, qui sentait faiblir ses forces sous les regards pleins de tristesse qu'il attachait sur elle. Alors elle demeura ferme, même en prenant congé des pa-

rents, et tel était l'empire de ses habitudes sérieuses qu'elle dina et alla se promener avec son mari, comme à l'ordinaire, sans se permettre d'attacher Cyrille qui n'arrivait pas à l'heure de la leçon de musique.

Il faisait obscur quand ils rentrèrent. Berthe gagna sa chambre, le cœur serré. Elle pensait, avec crainte et avec espoir tout ensemble, que Cyrille pourrait bien l'attendre. Il n'était point là; et la pièce, vide et triste comme à la veille d'un départ, ne lui offrait d'autre moyen de distraction que le cher piano. Elle en tira quelques accords qui ressemblaient à des cris; puis elle posa les deux bras sur l'instrument et la tête sur ses bras et se mit à pleurer comme elle n'avait pleuré de sa vie, comme si elle allait rendre son âme à Dieu.

Elle tressaillit et releva la tête à l'entrée d'un domestique apportant de la lumière. Celui-ci annonça Cyrille, qui lui marchait sur les talons. Berthe, avec ses yeux rougis par les larmes, n'eut pas le courage de regarder le comte. Pour se donner une contenance, elle se remit à jouer, mais on eût dit qu'elle avait les doigts brisés.

« Vous êtes fatiguée, M^{me} la marquise, votre jeu l'atteste, lui dit Cyrille au bout de quelques instants. »

« En effet, répondit-elle en laissant tomber ses mains sur ses genoux. »

« Il serait fâcheux que cette fatigue durât, reprit-il après un moment de silence. »

« Je ne le crains point. A Vaux, mes anciennes habitudes reprenant leurs droits, me rendront mes occupations régulières, tranquilles et parfois un peu ennuyeuses. J'aurai d'ailleurs la conviction que nous nous rencontrerons encore. »

« Dieu vous bénisse de ces dernières »